

à Mme Anne-Laure Boyer

Les premiers jours de septembre avaient connu une alternance d'orages, de tramontane et de grand soleil estival. Le soldat de 2^e classe, Rives André Lefprier, avait reçu la veille de ce 6 du mois, (1939), son ordre de mobilisation, et, en cette fin de journée, descendu en gare de Rivesaltes avec une grosse troupe de mobilisés, il affrontait un vent violent tout en marchant d'un pas assez peu décidé en direction du camp Goffre où devaient avoir lieu les différentes opérations matérielles (uniformes, arme, munitions, gamelle... etc) de l'incorporation, avant son affectation au 210^e Régiment d'Infanterie Alpine, 6^e Compagnie, stationné quelque part du côté de Nice - Il avait bien vu, en longeant les fils de fer barbelés qui l'étonnaient, assez loin, d'alignement de baraquements blancs, comme il les avait revus, onze mois plus tard, le 26 juillet 1940 quand lui, et bien d'autres, revenus par train à ce même camp Goffre, ils avaient été démobilisés pour être renvoyés dans leur foyer - Et son carnet militaire, qui indiquait cette

2) Procédure par D (direct?) M (militaire? ministériel?)
208/E.M. (Etat Major?) suivie de la note "à peu près deux
jours de viures - Declare se retirer à Viviez (Aveyron)"
était signé Capitaine Verna, ou Perna, ou Lerna, (la
première lettre étant difficilement lisible) comman-
dant l'îlot E. Mais il avait l'esprit trop occupé
pour porter son attention sur l'autre partie du camp, au-
delà de la route de Ruissalte à Epoul, secour et fatigué
par le voyage en train qui, parti très tôt de Bourg
St Maurice l'avait ramené ici. L'écroulé de son
équipement, pensant à sa femme, à son bébé de
deux mois, à toute la famille, il n'avait guère
trouvé de repos dans le wagon où se pressaient
civils et militaires, n'ayant qu'une lueur, retrouvée
la vie civile au plus tôt. Il y avait aussi quelques
adolescents et des hommes d'un certain âge, trop
vieux pour partir à la guerre et avec lesquels
il eut quelque conversation. Ils venaient de
Lyon, de Savoie, et descendaient dans le Midi pour
cueillir les fruits dans les vergers ou ramasser les
légumes dans les jardins.

La diable de guerre dans les forts alpins
n'avait été qu'un long ennui, à peine troublé par
les changements de position qu'ils effectuaient deux
ou trois fois. Il lui semblait, au soldat de Treclean
qu'il était devenu, que cet ennui persistait, tandis

3) qu'il faisait la queue devant l'anonymat d'un autre bâtiment où il allait rendre son arme et ses munitions, impatient de reprendre le train pour rentrer chez lui et retrouver enfin des vêtements civils. Et puis, ce qu'il avait appris des événements l'inquiétait, le tracassait comme il disait.

Du camp, de l'autre partie du camp réservé aux civils, comme il le sut par les camarades, il n'avait vu, comme en septembre, qu'un morne alignement de baraques, sans qu'aucun arbre vint troubler la monotonie des murs et des toits écrasés de soleil dans cette vaste plaine bordée tout au loin par l'horizon silencieux des montagnes. Il avait entrevu quelques silhouettes noires qui s'agitèrent derrière les barbelés dont il se demandait pourquoi ils étaient là. Il ne savait rien de ces civils, pas plus lui que les autres soldats avec lesquels il avait bavardé. Combien de fois l'ai-je entendu dire ses regrets de n'avoir pas été plus curieux. Et pourtant, Rivesaltes, St Estève, Perpignan, il connaissait, ils y étaient venus tous les trois pour voir ses belles-sœurs et ses beaux-frères, après la guerre. Il avait fallu, longtemps après la débâcle de 40 et la fin de la guerre, interroger quelques Espagnols au village et à l'usine, pour en savoir un peu plus. Mais surtout, c'était de son fils qu'il avait appris qu'il existait, sans trop le voir.

4/ les frères, les pères, les maris des femmes qui lavaient le linge avec la mère, tandis qu'eux et lui travaillaient à l'usine, les Sanchez, Rubira, Munoz, Espinosa, Guttierrez, Cuenero et bien d'autres. Il avait certes entendu parler de ce que les Espagnols nommaient la "respirada" qu'il peinait à imaginer, de la guerre civile et de ses atrocités, mais des camps, des camps de Ruésaltes, non, il ne se souvenait pas très de même qu'il ignorait tout de l'internement des Juifs, des Tziganes, des Harbis et si certains de ses camarades de travail avaient été parqués dans ce camp, ^{puis} directement recrutés par la direction de l'usine, ils n'en parlaient pas. Ou bien ce n'était que par allusion, quelques mots vagues, peu de précision. Alors le père n'avait pas osé les questionner, il craignait un peu leur réaction, (des reproches peut-être qu'ils lui auraient faits, comme à tous les Français d'avoir abandonné leur République) bien qu'il éprouvât à leur égard une profonde sympathie.

Quant au fils, il n'avait du qu'à sa curiosité, d'abord adolescent, puis, plus tard à ses études d'enseignant l'intérêt qu'il portait à cet épisode occulte mais tragique de l'internement des réfugiés républicains espagnols, puis des réfugiés allemands fuyant le nazisme, des Juifs, des Tziganes et enfin des Harbis, dans les camps de Ruésaltes, d'Argiles, de Curs, du Vernet, des Mills

3/ et de bien d'autres lieux. En savoir plus, lire les témoignages, les enquêtes des historiens avait été en soi à la fois de litige et de pédagogie. Mais il cherchait à faire autre chose, quelque chose de personnel, quelque chose qui puisse témoigner de sa sympathie, de sa compassion, de sa solidarité fraternelle avec toutes les victimes enfermées dans ce camp de Rivesaltes dont la réalité était tout à la fois proche et lointaine. L'idée de faire une exposition photographique avait peu à peu germé dans son cœur. Il fit quelques dizaines de photographies, déambulant dans un camp qui n'était plus que ruines désolées, bâtiments effondrés, éboulis, œuvre du temps et des hommes, murs couverts de graffiti, parfois obscènes, le sol envahi par les brambilles recouvrant peu à peu les allées et les dallages des baraques ouvertes sur le ciel, poutres et ferailles enchevêtrées dans un inextricable désordre où l'on risquait de se prendre les pieds et de se blesser. Puis, ces images une fois tirées en assez grand format, il songea à écrire des poèmes pour les accompagner, plutôt qu'un texte didactique à caractère historique. Il y avait suffisamment de publications écrites sur le sujet sans qu'il ajoutât à celles-là une compilation impersonnelle.

Mais où faire cette exposition? Peut-être à Rivesaltes même. Le maire, consulté, y était favorable, mais hélas, il y eut l'opposition des édiles municipaux craignant de réveiller, auprès de la population, de mauvais souvenirs. S'il y eut bien une opposition

6/ au sujet d'une partie de l'opinion, et non des moindres, de Rueseltes, elle n'était pas exceptionnelle. La réalisatrice de cinéma Bénédicte Odgaut connaît passablement de résidences pour tourner son film documentaire "Les Indésirables" (programmé en janvier 2015 sur la chaîne de télévision "Toute l'Histoire") consacré à l'internement des femmes réfugiées espagnoles dans le camp de Biencroos, près de Mendre en horgère, le premier à avoir officiellement été ouvert, et où "pour faire accepta à l'opinion l'incarcération des militantes on les a mêlés à des colons, à des femmes de mauvaise vie." Et de préciser: "Dans le com les plus craignaient que se lise le nom des anciens gardiens. C'est une région rurale assez fermée... et la presse en faisait des tonnes = on amenait les déchets de l'humanité! Même récemment l'accès aux archives départementales était compliqué." Il y a bien là quelque chose qui fait penser à la situation, mentionnée plus haut, à Rueseltes. Nous n'en dirons pas plus. Beaucoup savent les péripéties que la mémoire locale du camp a pu provoquer. Le maire de Saint-Estève eut une attitude bien différente quand il put enfin répondre à la demande d'exposition. Ce fut avec beaucoup de chaleur et de sympathie qu'il accueillit l'exposition. En janvier 1995, la mairie prenant en charge les frais habituels aux manifestations culturelles. Bien que certains aient pu le regretter, seuls les poèmes accompagnaient des photographies, mettant l'accent

F) sur une "mémoire" plus sensible aux échos du cœur,
que sur une objectivité froide d'un desk d'historien,
même si, nous le savons, toute émotion n'est pas forcément
bravie d'une "prose historienne".

"J'entends la voix de celui qui veille
Mais il y a longtemps qu'il n'est plus,
Et pourtant je sais qu'il sommeille
Celui dont la voix s'est tue."

"La mémoire est trahie d'oubli.
El se peut qu'elle emprisonne
Une douleur d'autrefois."

St Estève le 29 octobre 2013

Claude
Rives

Claude Rives

Notes :

- ① - Propos rapportés par Télérama dans le numéro 3392
du 14 janvier 2013.
- ② - Il y eut l'"affaire dite des archives", précisée en octobre
1994 de la volonté des autorités militaires de raser le camp.
Ce sont elles qui sont à l'origine de la démolition de la
partie strictement militaire de la zone nord : mess des officiers,
bâtiments administratifs... etc. On pourra se reporter au journal
"l'Indépendant" du 18 octobre 1994.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com